

Les Abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.
(Envoyer mandat ou timbres-poste.)

LE

ANNONCES : 20 cent. la ligne.
RÉCLAMES : 40 cent.

CONTEUR BRETON

JOURNAL DES FAMILLES

PRIX DE L'ABONNEMENT

EXIGIBLE D'AVANCE :

Départements limitrophes : Un an, 6 fr. ;
Six mois, 3 fr. 50.

Départements non limitrophes : Un an,
7 fr. ; — Six mois, 4 fr.

PARAISANT, A RENNES, LE SAMEDI

ADMINISTRATION, RÉDACTION
ET ABONNEMENTS,
aux bureaux du Conteur, rues d'Orléans
et Coëtquen. (Affranchir.)

Rédacteur en chef : L. KERMELEUC.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE. — Études sur la Bretagne : *Sainte-Anne-d'Auray*. § 2. Kéranna. Nicolasic, par Louis Dufilhol. — *Marie-la-Fileuse ou les trois fleurs des champs*, par M^{lle} Allieto de Ruays. — *Les odeurs de Paris*, de M. Louis Veuillot, par L. Kermeleuc. — Grains de sel. — Nouvelles de Bretagne. — Variétés : Un géant en voyage. Un Anglais aux prises avec la langue française. — Bulletin du commerce. — Bulletin financier. — Charade.

ÉTUDES SUR LA BRETAGNE

Sainte - Anne - d'Auray.

§ 2.

KÉRANNA. — NICOLASIC.

En 1624, les paysans du petit village de Kéranna vivaient solitaires, dans une grande simplicité de cœur et de mœurs. Leurs plus grandes migrations étaient à Plunéret, leur paroisse, pour y écouter les saints offices, et vers la petite ville d'Auray, pour y vendre les biens que Dieu donnait chaque année à leurs travaux et à leurs prières. On n'y voyait pas, comme aujourd'hui, une belle chapelle avec monastère, vastes enclos et longues avenues, qui vont de tous les côtés au devant du grand abord des pèlerins; mais seulement quelques champs d'une terre assez ingrate, étouffée de fougères, une trainée de landes, et quelques prairies entrecoupées de marais et de fondrières. Là vivaient d'une vie patriarcale Louis Leroux, Lézulit, Tann-Guy, Blaérec, et ce Nicolasic dont le nom est devenu célèbre et respecté dans tout le pays.

Ewan Nicolasic était bon et honnête, d'une vie exemplaire, irréprochable en ses mœurs, paisible en son humeur. Il craignait et aimait Dieu en simplicité et vérité, allant et venant son chapelet en main, se confessant et communiant les dimanches et fêtes principales de l'année; faisant volontiers l'aumône du peu qu'il avait, et Dieu y donnait sa bénédiction, car sa moisson était toujours belle.

Ewan Nicolasic était si judicieux en ses conduites, que tous ceux des hameaux voisins, et même des paroisses plus lointaines, s'en rapportaient volontiers à lui dans leurs différends. Pour lui, assis sur la pierre de sa porte, à l'ombre de son toit de paille, il écoutait les dires d'un chacun; puis, après avoir invoqué le Saint-Esprit, la Sainte Vierge et madame sainte Anne, il jugeait... et nul n'avait l'idée de recourir à d'autres. Serait-elle indigne du chêne de Vincennes, cette pierre du pauvre Ewan Nicolasic?

Ainsi s'en allaient les journées. Quand la vesprée s'avancait, on se tenait autour du foyer du bonhomme, ou bien dans la grange, sur les timons des charrettes, ou sur l'auge du pressoir. Là, on s'édifiait en pieux discours; on devisait parfois de cette manière :

Le vieux BLOÉREC, *relevant ses cheveux*. — Ewan, le froment pousse bien haut chaque année dans ton champ du Bocenno, et les épis courbent leurs têtes; tu as en même temps bonne paille et bon grain. Ce n'est pas l'homme qui fait cela, Ewan : la rosée de Dieu est pour toi; jamais ton champ ne se repose. Tu sais bien ce que tu as appris de ton père. Autrefois la sainte aïeule du bon Dieu avait là une belle maison; mais de ça il y a plus de neuf cents ans.

NICOLASIC. — Eh ! qui sait mieux que moi, mon parrain (me çad paron), ce qui se passe dans le Bocenno? J'y ai vu mes bœufs tout effarés sauter, s'enfoncer les cornes dans le talus, se déchirer contre les broussailles. S'ils ne voyaient pas quelque chose tombé d'en haut, ils ne reculeraient pas sur mon aiguillon. Le soc de ma charrue s'y casse deux fois par jour en pleine terre, et sûrement je ne suis pas venu à mon âge sans savoir conduire une charrue.

BLOÉREC. — Tu es bien le maître de piquer tes bœufs tant que tu voudras, Ewan; s'ils pouvaient te dire ce qu'ils voient, tu saurais des choses... Mais ils ne parlent que la nuit de Noël, et malheur à celui qui les écoute... Va! s'il n'y avait pas eu là autrefois, dans le Bocenno, une chapelle à Notre-Dame-de-Kéranna, ta grange à toi ne serait pas si bien bâtie.

TANN-GUY. — Regarde-bien, Ewan, toutes les pierres de ta grange : elles sont taillées comme le trèfle du champ et piquées en feuilles de vigne. Crois-tu qu'elles n'aient pas, il y a bien des jours, porté les vitraux d'une chapelle? Prends garde à ces pierres, Ewan, elles ont été bénites; si tu les laisses là, elles te porteront malheur.

NICOLASIC, *avec enthousiasme*. — Que Dieu les prenne avec tout ce que j'ai, pour la gloire de ma bonne maîtresse! Oh oui! la couronne d'étoiles de madame sainte Anne reviendra jeter sa clarté sur Kéranna!

Alors, le cœur plein d'une dévotion tendre et ardente, il va se prosterner sur la terre du Bocenno; ainsi firent ses compagnons.

En rentrant chez lui, Nicolasic commande à sa femme Guillemette Le Roux, à sa famille et à ses domestiques de se mettre à genoux.... — « Surtout, enfants, leur disait-il, je vous convie d'être dévots à madame sainte Anne, ma bonne maîtresse. »

Toutes les âmes étaient pleines d'une vague espérance, comme si les nuées devaient pleuvoir un nouveau juste. Un grand évènement planait sur le hameau de Kéranna.

Louis DUFILHOL.

(La suite prochainement.)

MARIE LA FILEUSE.

ou

LES TROIS FLEURS DES CHAMPS.

—
Légende.
—

I.

Il y avait autrefois dans le pays de Kerambilis en Bretagne, une gentille et douce jeune fille qui se nommait Marie. Elle était pauvre, bien pauvre, mais elle était toujours accorte et joyeuse, et jamais le proverbe ne s'était mieux appliqué qu'à Marie la Fileuse, ainsi la désignait-on, car elle filait du matin au soir, et d'une main aussi agile et aussi gracieuse que la reine Berthe aux grands pieds, bien qu'elle n'eût pas comme elle de légers fuseaux d'argent, et que sa quenouille fût plus souvent chargée de chanvre que de lin.

Marie était orpheline; elle avait pour père Celui qui donne aux petits oiseaux le grain qui les fait vivre, et aux hommes le pain de chaque jour. Elle s'était donné pour mère la Vierge Marie sa patronne, et sous ces protections puissantes et divines, elle ne redoutait ni pièges des hommes ni embûches du démon.

Marie habitait à l'entrée d'un village une cabane étroite et mesquine que son ordre avait rendue propre et commode, et que ses chansons égayaient.

Marie, sans ambition, sans désir, se trouvait heureuse et n'eût pas échangé son sort contre celui de Mme Berthe de Bretagne, la haute et puissante suzeraine de son pays.

Or, il advint que le premier jour du mois de mai Marie la Fileuse alla quérir dans un coin de sa chaumière une petite escarcelle où elle avait déposé ses faibles épargnes et qu'elle avait ramassées précieusement, afin que la tentation ne lui vint pas de dépenser son trésor en brinborions et en colifichets, comme les autres filles des campagnes qui ne songent qu'à se faire braves les dimanches.

Marie revêtit ses plus beaux atours, et soupesant son escarcelle, elle se prit à sourire.

— J'ai bien là de quoi fêter dignement Notre-Dame, dit-elle en attachant à son côté la précieuse aumônière.

Marie sortit de sa cabane, dont elle ferma soigneusement la porte, puis, ayant traversé le village, elle se dirigea à travers champs vers la demeure d'un jardinier fort en renom à cette époque et dont les fleurs, grandement prisées par les seigneurs des castels voisins, se vendaient des sommes folles.

Depuis plus d'un an, Marie la gentille fileuse économisait sur le prix de son travail pour pouvoir acheter, le premier jour de mai, un splendide bouquet dont elle voulait faire hommage à son auguste patronne. La somme qu'elle avait amassée se montait à six livres. Il semblait à la naïve enfant qu'avec un pareil trésor elle aurait le droit de fourrager tout à son aise dans le vaste enclos fleuri de maître Salaün Priskel.

Mais voici qu'au moment où Marie allait s'engager dans le sentier bordé de haies bien entretenues qui annonçait le voisinage du jardinier, elle entendit une voix douce et triste dire à quelques pas d'elle :

— Marie la Fileuse, vous qui êtes si gentille et si brave, ayez pitié d'une pauvre créature qui s'en va expirer de besoin si vous ne l'assistez.

Marie se détourna et aperçut étendue sur le bord du sentier une femme maigre, pâle, couverte de haillons, et qu'elle eut peine d'abord à reconnaître pour une jeune fille du pays qui avait quitté Kerambilis, il y avait plusieurs années, pour aller demeurer dans les villes.

— Est-ce bien vous, Nine? demanda Marie, la considérant avec étonnement.

— Oui, c'est bien moi, Marie; vos yeux ont peine à reconnaître celle que l'on appelait la bien atournée; que voulez-

vous : je croyais trouver bonheur et fortune en la ville, mais je n'y ai rencontré que mécompte et misère, et je m'en suis revenue usée avant l'âge, flétrie par le chagrin. Restez au village, Marie, et ne rêvez onques grandeur. Fille des champs doit mourir aux champs.

— Je ne songe à rien autre chose qu'à faire la volonté de Dieu dans ce monde et mon salut dans l'autre, répondit Marie dont l'âme pure et naïve se reflétait dans ses grands yeux limpides et bleus arrêtés avec commisération sur la pauvre voyageuse.

— Vous m'avez demandé assistance, Nine, ajouta la fileuse en plongeant la main dans son aumônière, je ne suis ni riche ni puissante vous savez, mais le peu que j'ai, je vais le partager entre vous et madame la Vierge, à qui je désire, au commencement de ce mois, faire un cadeau qui lui soit agréable.

— Ce disant, Marie glissa dans la main de l'infortunée Nine la moitié de son petit trésor, et la saluant d'un doux et amical sourire, elle s'éloigna en disant :

— Je suis bien navrée, Nine, ma pauvre chère, de n'avoir pas mieux à vous offrir.

— Grand merci, Marie, s'écria Nine en se relevant avec peine, ce léger secours me suffira pour attendre que ceux qui ont employé mes mains autrefois veuillent bien me faire travailler encore; Dieu vous le rendra, ma mie.

II.

Marie entendit à peine ces dernières paroles; elle s'était élancée dans le sentier, vive et légère comme l'alouette des blés, et elle ne tarda pas à frapper à la porte de maître Salaün.

— Bonjour, gentille fileuse, dit le jardinier en apercevant la jeune fille.

— A vous pareillement, maître Priskel, répondit Marie en mettant le pied sur le seuil du logis.

— D'où me vient la joie de te voir si matin, ma belle fille? reprit Salaün, dont la figure rubiconde et le placide sourire ne parvenaient pas à dissimuler un mot écrit tout entier dans les plis de son front, et que Marie seule peut-être, l'innocente jeune fille, ne savait pas lire.

Ce mot, c'était égoïsme.

— Je suis venue parce que c'est aujourd'hui le premier mai, et que je voudrais acheter un bouquet.

Et tout en parlant, Marie avait suivi Salaün jusqu'à l'entrée de son vaste empire, et ses yeux ravis parcouraient les plates-bandes, où brillaient roses, pensées et jonquilles. Tandis qu'elle s'enivrait du parfum des lilas et des muguet :

— Tu veux un bouquet, jouvencelle, reprit Salaün dont le regard tomba de suite sur l'aumônière de la fileuse, et quelles fleurs te faut-il?

— Oh! les plus belles, s'écria Marie, c'est pour madame la Vierge.

— Les fleurs sont chères, ma mie, fit entre ses dents maître Priskel, qui, tout en parlant, arrachait une mauvaise herbe ou redressait les branches d'un arbuste.

— Oh! ne craignez rien, j'ai de l'argent! Il m'a fallu dépenser trois livres en route, mais il me reste encore dans mon escarcelle assez pour avoir un joli bouquet.

— Ne pourrai-je savoir combien il te reste, ma mie?

— Juste la somme égale à celle que j'ai dépensée en venant chez vous, trois livres.

— Trois livres! Tu as trois livres! s'écria Salaün avec un dédaigneux sourire, c'est à peine le prix d'une de mes roses.

— Ah! mon Dieu! fit Marie, dont les bras tombèrent de stupefaction.

— Tu auras un bouquet pour tes trois livres, ma fille, mais de fleurs rares et choisies, n'en espère pas.

— Vous me donnerez bien au moins quelques-unes de ces belles roses blanches, dit Marie dont les yeux restaient fixés, depuis son arrivée, sur des rosiers chargés de roses de la plus grande variété et du plus brillant éclat.

— Mes roses *Ducales* et mes roses *Berthe* ! s'écria avec une sorte d'indignation le jardinier qui, pour donner plus de prix à ces magnifiques fleurs, les avait gratifiés de noms puissants, de noms chers aux Bretons ; je préférerais les voir toutes se faner sur l'arbre que de les vendre à un si vil prix.

— C'est pour madame la Vierge, dit timidement la jeune fille.

— Quand ce serait pour le bon Dieu lui-même, mes fleurs ne seront pas vendues trois livres, fit Salaün avec colère. Au reste, toutes ces roses sont retenues par les châtelaines de Kerambilis, de Peulven et de Guionec, qui en veulent orner leurs chapelles, et je ne peux en disposer.

— Pas même d'une ? fit Marie attachant sur les belles fleurs un regard de regret et d'envie.

— Non, dit froidement Priskel.

— Ah ! fit Marie, vous êtes dur, maître Salaün.

— Pourquoi vous obstiner à vouloir ces roses, Marie, ne pouvez-vous choisir parmi mes autres fleurs ? Une fille de votre condition a-t-elle des sommes folles à mettre dans des bouquets ?

— Que l'on soit fille de vilain ou noble dame, rien ne semble trop beau pour la reine du Ciel, répliqua doucement Marie la Fileuse. A doncques, puisque pour mes trois livres vous ne pouvez me bailler que fleurs communes et mesquines, je chercherai pour ma patronne autre présent qui la puisse contenter.

Parlant ainsi, la jeune fille fit quelques pas pour se retirer.

— Vous partez, Marie ? ces boutons d'or, ces pervenches, ces primevères si bien veloutées ne vous tentent pas ?

— Toute cette bigarrure n'est point digne d'une grande sainte comme ma patronne, répondit la jeune fille avec un dédaigneux mouvement de tête. Adieu, maître Salaün.

Au moment où Marie la Fileuse mettait le pied sur le seuil de la porte conduisant au dehors, elle se retourna vers le jardinier :

— Maître Salaün, prenez garde, dit-elle d'une voix pleine d'une douce gravité, le bon Dieu ne bénit pas ceux qui ne sont pas bons pour les pauvres.

Et tandis que maître Priskel restait tout étourdi de cette apostrophe auquel il ne s'attendait pas, Marie disparut dans le sentier.

III.

Tant qu'elle avait été en présence du jardinier, Marie avait contenu son chagrin ; mais maintenant qu'elle se voyait seule, elle le laissait déborder. De grosses larmes roulèrent lentement sur ses joues devenues subitement pâles, elle croisa ses mains sur sa poitrine, en murmurant ces paroles :

— Parce que je suis pauvre, je ne pourrai donc pas, madame Marie, vous fêter dignement en ce jour !

Quiconque eût vu revenir Marie n'eût pas reconnu cette gaie jouvencelle qui peu d'instants auparavant parcourait le sentier d'un pas si alerte et si joyeux. Elle allait le front assombri, le regard baissé vers la terre, secouant par intervalle sa légère escarcelle comme pour constater qu'elle ne contenait bien que trois livres. Un soupir douloureux s'échappait de sa poitrine et se terminait en une faible plainte.

Soudain Marie s'arrête : elle vient d'apercevoir au pied de la haie qui borde une prairie voisine une multitude de petites fleurettes bleues qui se cachent à demi sous un épais feuillage.

— Voilà de jolies fleurettes, pensa Marie ; elles, du moins, sont d'une couleur qui convient à la Vierge ; je m'en vais lui faire un bouquet, et pour que Notre-Dame soit tout à fait contente, je baillerai mes trois dernières livres à Nine, la pauvre brebis revenue au bercail.

En un clin d'œil Marie, la gente fileuse, eut fait ample moisson de violettes, et les gentilles fleurs tombèrent péle-mêle dans une corbeille qu'elle avait à son bras.

Marie jeta un rapide regard au-dessus de la haie. La prairie qu'elle bordait était toute blanche de pâquerettes.

Encore une mignonne fleur que la Vierge doit aimer, pensa la jeune fille, qui ne fit qu'un bond du sentier dans le champ.

Petites pâquerettes aux pétales tout blancs, au cœur d'or, vinrent se mêler aux gentilles violettes.

Marie allait revenir dans le sentier, mais au bout de la prairie il y avait un champ où le blé commençait à croître, et entre chaque sillon se montraient des masses de petites étoiles blanches.

— Ah ! la fleur des blés, dit Marie qui se mit à fourrager de plus belle.

Ce sont là toutes fleurs bien simples pour une si grande sainte, dit Marie en revenant fatiguée de sa cueillette vers le sentier, avec sa corbeille garnie jusqu'aux bords de violettes, de marguerites et de fleurs des blés.

Et elle soupira, car elle venait de se rappeler les belles roses blanches de maître Salaün.

— Las ! dit-elle en passant sa main sur son front mouillé de sueur, vous ne m'en voudrez pas, madame Marie, car je ne pouvais mieux !

Alliete DE RUAYS.

(La suite prochainement.)

LES ODEURS DE PARIS

Par M. Louis VEUILLLOT.

L'autre jour, un de mes amis me rencontre et me dit d'un air tout joyeux : — As-tu lu les *Odeurs de Paris* ?

— Oui.

— Mon cher, ce livre fait un tapage du diable ; on en parle dans Landerneau

— Tant mieux.

— Qu'en penses-tu ?

— Que c'est un vigoureux écrit, que l'ex-rédacteur de l'*Univers* manie joliment la plume, et que les *volées de bois vert* qu'il distribue par-ci et par-là cassent pas mal de bras et de jambes.

— Il y a des *écreintements* superbes ! Celui de « Nonotte-Jourdan, » par exemple, et des « caeographes du *Siècle*, » l'excellent journal entré par hasard chez l'auteur avec « un ressemblage de ses vieux souliers. »

— Très-bien réussi. On s'en tient les côtes à force de rire ; mais je voudrais bien savoir si le « compère Jourdan » rira jaune ou vert, et ne voudrait pas encore les souliers ferrés du doux Louis Veuillot chez le cordonnier.

Et nous continuâmes de causer gaiement, car il est difficile de ne pas se faire un verre de bon sang en lisant ce livre.

Non pas que tout soit comique et narquois. Parfois le rire s'éteint sur les lèvres du satirique, et la plaisanterie, s'élevant sur les ailes de la pensée, se transforme en un sanglot, et atteint les plus grandes hauteurs :

« Les hommes de la Révolution ont eu la rage de faire passer des rues sur les sanctuaires qu'ils avaient démolis. Ils se sont dérangés pour accomplir cette chère besogne ; ils ont sacrifié même leur bien-aimée ligne droite.

« On continue. Dans le Paris nouveau il n'y aura plus de demeure, plus de tombeau, plus même de cimetière. Toute maison ne fera qu'une case de cette formidable auberge où tout le monde a passé et où personne n'a souvenir d'avoir vu personne.

« Qui habitera la maison paternelle ? Qui priera dans l'église où il a été baptisé ? Qui connaîtra encore la chambre où il entendit un premier cri, où il reçut un dernier soupir ? Qui pourra poser son front sur l'appui d'une fenêtre où jeune il aura fait ces rêves éveillés qui sont la grâce de l'aurore dans le jour long et sombre de la vie ? O racines de joie arrachées de l'âme humaine ! Le temps a marché, la tombe s'est ouverte, et le cœur qui battait avec mon cœur s'est endormi jusqu'au réveil éternel. Pourtant quelque chose de mes félicités mortes habitait encore ces humbles lambris, chantait encore à cette

fenêtre. J'ai été chassé de là, un autre est venu s'installer là : puis ma maison a été jetée par terre et la terre a tout englouti, et l'ignoble pavé a tout recouvert. Ville sans passé, pleine d'esprits sans souvenirs, de cœurs sans larmes, d'âmes sans amour ! Ville des multitudes déracinées, mobile amas de poussière humaine, tu pourras t'agrandir et devenir la capitale du monde ; tu n'auras jamais de citoyens ! »

Lisez ce parallèle entre Rome et Paris, qui termine la préface :

« A Rome, dans la belle clarté du jour, nous allions visiter les basiliques de marbre et d'or, toutes pleines de chefs-d'œuvre, de grands souvenirs, de reliques sacrées ; nous vénérons les tombeaux augustes et féconds, les ruines majestueuses où l'histoire est assise et parle toujours. Quels pèlerinages et quels chemins ! Sur ces chemins nous rencontrons la science, la piété, la pénitence, et toutes avaient des ailes et des sourires, et leurs yeux baignés de lueurs divines se tournaient vers le ciel. L'amitié était là aussi ; et les fleurs dans les herbes recouvraient des débris dont la splendeur abattue n'avait fait que changer de beauté ; et le silence, roi de ces nobles espaces, nous laissait partout entendre les plus douces voix de la vie.

« Dans Paris, à travers la boue jaillissante, à travers la foule morne, à travers l'infecte nuit, j'allais des fumées de la pipe aux vapeurs du gaz, des cafés aux théâtres. C'est là que le peuple s'amuse, c'est là qu'il s'instruit. J'ai vu, j'ai entendu, j'ai noté la voix des histrions et les mouvements de la foule ; j'ai senti le souffle et la main de la mort : *Erant in diebus ante diluvium comedentes et bibentes et nubentes, usque ad eum diem quo intravit Noë in arcam, et non cognoverunt donec venit diluvium, et tulit omnes.* »

Et il continue :

« J'ai parlé comme j'ai senti. Je ne m'accuse ni ne m'excuse de l'amertume de mon langage. Encore que je n'aime guère le temps où je vis, je reconnais en moi plus d'un trait de son caractère, et notamment celui que je condamne le plus : je méprise. La haine n'est point entrée dans mon cœur, mais le mépris n'en peut sortir. Il est cramponné et vissé là, il est vainqueur quoi que je fasse, il augmente quand je m'étudie à l'étouffer ; il désole mon âme en lui montrant, comme un effet de la perversité humaine, cette universelle conjuration contre le Christ, où l'ignorance a plus de part peut-être que la perversité. Ma raison, non moins révoltée que ma foi, accable ce que je voudrais conserver d'espérance, et me dicte des paroles acérées qu'il me semble que je ne voudrais pas écrire. J'en viens à croire que c'est ma fonction, de faire entendre aux persécuteurs de la vérité quelque chose de cet indomptable mépris par lequel se vengent la conscience et l'intelligence qu'ils écrasent, et de leur montrer dans un avenir prochain l'inexorable fouet qui tombera sur eux. Je suis cet homme qu'une force supérieure à sa volonté faisait courir sur les remparts de Jérusalem investie, mais encore orgueilleuse, criant : Malheur ! malheur ! Malheur à la ville et au temple ! Et le troisième jour il ajouta : Malheur à moi ! Et il tomba mort, atteint d'un trait de l'ennemi. »

Certes, voilà des pages où s'est appuyée la griffe du lion.

Est-ce à dire que tout dans ce livre est admirable ? — Non, et je ne prétends pas, chétif, brûler un grain d'encens sous le nez de M. Veillot, tout plein des odeurs « puantes » de Paris.

J'avoue même que je ne goûte pas toujours ce terrible batailleur. Je ne dirai point ce que je pense, encore moins aurai-je l'absurde prétention de juger un tel homme.

Comme lui je fais partie de la roture, ce qui ne m'afflige nullement ; je ne suis pas un puriste, encore moins quelque chose, cependant je rencontre parfois des expressions qui... que.... et des coups de boutoir dont je.... le tout salé et si salé que « ça emporte la gueule. »

Pardon, mes belles lectrices, ne faites pas attention, c'est une expression énergique qui rend bien la pensée.

Après tout, M. Louis Veillot est de son temps et il sait

que pour éveiller l'attention d'un peuple inerte et blasé, il faut le secouer rudement. A qui la faute ? Il hait le marivaudage des salons. A-t-il tort ?

Mais ce que j'admire en lui sans réserve, c'est cette belle fierté si rare de nos jours remplis de bassesses, et cette indomptable énergie qu'il consacre tout entière à la défense de la plus juste des causes. C'est un soldat sans peur, toujours sur la brèche, toujours sur les remparts, quand bien même ils sont croulants, et que rien ne peut abattre si ce n'est la mort. Oui, j'admire ce courage invincible.

Des ennemis acharnés entourent le défenseur du Christ et l'assaillent de toutes parts. Lui, tout meurtri, les tient en respect avec un tronçon d'épée, et chaque fois qu'il charge, la bande recule et quelques-uns tombent sur le carreau.

Ah ! de quels vigoureux coups de fouet il cingle la figure de ses adversaires. Des lanières de cuir garnies de plomb sifflent dans ses mains, et malheur au visage dont elles font jaillir le sang.

Quant à la meute des aboyeurs de la petite presse, il la dédaigne et la laisse se déchaîner librement, cela l'amuse, — passe-temps de roi !

Mais si ces attaques incessantes ne peuvent lasser son courage, elles jettent la tristesse dans son âme et il semble chercher autour de lui des auxiliaires que son regard ne rencontre pas :

« En vérité, j'ai joué un rôle de dupe, si je n'y regarde qu'avec l'œil de la raison humaine. J'ai défendu le capital sans avoir eu jamais un sou d'économies, la propriété sans posséder un pouce de terrain, l'aristocratie, et j'ai à peine pu rencontrer deux aristocrates, la royauté, dans un siècle qui n'a pas vu et ne verra pas un roi. J'ai défendu tout cela par amour du peuple et de la liberté, et je suis en possession d'une réputation d'ennemi du peuple et de la liberté qui me fera « lanterner » à la première bonne occasion. Cependant ma pensée est droite et logique ; mais j'ai trop cru au devoir, et j'en ai trop parlé.

« C'est la seule chose qui me console, quand je considère, hélas ! tout ce que je n'ai pas fait. »

Je ne chercherai pas à analyser ce livre, cela ne se peut, car c'est une série de portraits — et quels portraits ! — qui doivent passer sous les yeux du lecteur. Encore moins essaierai-je de donner une idée de ces tirades succédant au bruit du sifflet, et qui portent quelquefois l'empreinte de la plus haute et de la plus mâle éloquence. Il faut tout lire.

LUDOVIC KERMELEUC.

Nous empruntons au livre de M. Veillot le chapitre suivant, qui est une excellente critique des duels et des duellistes :

L'HONNEUR EST SATISFAIT.

Au nombre des amusements de Paris, il faut compter les duels de journalistes. Ce sont des feuilletons de durée. L'exposition est longue, mais animée ; le nœud se forme assez rapidement ; les péripéties, nombreuses, paraissent parfois un peu lentes, il y a plusieurs *suite au prochain numéro*.

Quant au dénouement, personne n'en est incertain ni bien épouvanté. Tout le monde, hormis (sans doute) les combattants, sait comment cela finira, ou plutôt comment cela ne finira pas : « Les honorables adversaires, placés à vingt-cinq pas de distance (il y en avait peut-être trente), ont échangé leur feu. Personne, heureusement, n'a été blessé. Les témoins sont intervenus et ont déclaré l'honneur satisfait. » La formule varie peu. Quelques-uns pourtant, après *personne n'a été blessé*, mettent : *Les témoins n'ont pas laissé continuer le combat*. Comme si ces témoins, au péril de leur vie, se fussent jetés entre des loups pleins de rage. Bien entendu que « l'honneur est satisfait » tout de même ; autrement, peut-on croire que les témoins auraient interrompu le combat et que ces enragés l'eussent souffert ?

Quand le jeu est à l'épée, on se tire du sang ; pas de quoi

pourtant écrire un entrefilet! « L'honneur est satisfait, » voilà tout ce qu'il est nécessaire d'écrire.

Nous eûmes, il n'y a pas longtemps, un de ces spectacles héroïques. Ce fut très-émouvant.

Les habits avaient été ôtés jusqu'aux bretelles, les épées prises en main. Des complications surviennent. L'un des partis n'était pas sûr de l'identité de l'autre, et pensait, non sans motif, n'avoir en face qu'un fondé de pouvoirs. Les témoins discutent un peu chaudement; les adversaires, plus amis de la paix, séparent les témoins... La suite au prochain numéro. Dans le numéro suivant, cela se rengage : nouvelle suite; le public est palpitant, le feu se rallume, l'intérêt grandit, à demain. Rien n'est conclu; le public ne parle plus d'autre chose; à demain sur le pré! On remet bas les habits jusqu'aux bretelles, on quitte même les bretelles, on prend le fer, on croise le fer, le feu jaillit du fer. Une, deux! Une, deux! On rompt, on pousse, le rompant pousse, le poussant rompt. Une, deux! Bottes portées, bottes parées, vli, vlan! Bottes par-ci, bottes par-là, bottes partout! Flie, flac! encore des bottes! Que de bottes, que de feu dans le fer, que de fer dans le feu, que de feu au cœur! La sueur coule, on ne l'essuie pas! Enfin, l'une de ces cruelles épées touche l'un de ces cruels hommes; le sang va paraître... Arrêtez, imprudents! L'honneur est satisfait!

Le blessé a perdu quelques poils du sourcil gauche.

Un personnage très-bon en ces occurrences, c'est le Chœur des journaux, qui se mêle à l'aventure comme dans le drame antique. Il dit véritablement les choses les plus sensées. Il trouve absurde de faire de tels vacarmes et de donner de tels jeux au public qui s'en amuse trop. Il est fécond en raisonnements parfaits sur le duel, notamment sur le duel entre journalistes : Comment! vous faites métier de franc-parler, vous ne vous estimez jamais assez libres de juger toutes choses et toutes gens, et voilà que vous voulez brider de fer la bouche que vous jugez ou qui seulement vous contredit! Et vous en appelez à la force, au jugement de Dieu, comme au moyen âge! Et ce sont des leçons d'escrime qu'il faudra prendre lorsque l'on voudra raisonner contre vous! Et l'on ne pourra pas dire que vous êtes de minces écrivains, sans s'exposer à la nécessité de mettre bas son habit et d'ôter même ses bretelles, même en décembre, et risquer de perdre un poil ou d'attraper un rhume? Mais alors, que reprochez-vous aux gens plus forts que vous qui vous font payer l'amende, vous jettent en prison, et par dessus le marché vous ferment la bouche dès que vous contestez leur politique ou leurs talents? Ces gens-là, tout simplement, usent de leur force, comme vous usez de la vôtre.

Ainsi parle le Chœur, et il a bien raison. Mais il faut que l'honneur soit satisfait, cela est sans réplique. Il faut échanger une balle, il faut ôter son habit, il faut qu'un poil soit arraché de quelque partie du corps.

Et tel qui vient de chanter si sagement dans le Chœur, demain, s'il a quelque démêlé tant soi peu public, ne prendra pas de repos qu'il n'ait perdu ou tiré son poil.

Est-ce pour cela qu'on appelle en français *brave à trois poils*, le fier luron qui va partout, la main sur son épée, illustré de poils conquis ou magnifié de poils perdus?

Je ne veux pas m'étendre sur le duel. Non chrétien, j'en parlerais autrement que les philosophes et les légistes. Je le considérerais comme le dernier rempart de l'individu dans une société démocratique, c'est-à-dire impolie et pleine de méchants personnages qui oseraient tout contre tout le monde, si l'on n'avait à leur montrer la gueule du pistolet. Il faut quelque chose qui puisse intimider le tribun, l'avocat, le libelliste, et cent autres espèces. Quoi! je demeurerai sans défense contre qui aura la langue mieux pendue ou le bras plus robuste? Il faut que je plaide pour obtenir une réparation dérisoire, ou qui même me sera refusée? Ne l'espérez point d'une âme un peu noble, à moins que la foi religieuse ne

l'aide à contenir son juste ressentiment. Je dis plus, ne le désirez point. L'habitude que les honnêtes gens prendraient de se laisser traîner dans la boue tournerait tout au profit des coquins. — Qu'importe, dit *Un Tel*, qui s'est élevé par degrés et publiquement au rang des drôles les plus authentiques, qu'importe la mémoire cent fois rafraîchie de mon itinéraire? Il y a plus diffamé que moi, et c'est le plus honnête homme de France!

Il n'est pas bon qu'*Un Tel* puisse raisonner ainsi.

Que le chrétien endosse encore cette avanie de la vie publique, qu'il subisse ces ignominies d'autant plus fréquentes et violentes que l'on sait qu'il ne les châtiara pas : il le faut bien. Il ne peut demander réparation, il pourrait avoir tort de demander justice. De quel droit parles-tu? Qui t'a rendu si hardi de défendre tes superstitions? Pourquoi fais-tu la guerre, homme de paix? Va te cacher dans ta sacristie!...

Mais je ne saurais dire à quel point j'admire ces fanfarons de la Libre-Pensée, qui ne croient point en Dieu, qui font entre eux assaut de gentillesse impies, qui se moquent à plume que veux-tu des crédulités chrétiennes, qui ne veulent pas du tout convenir que le duel est crime, et qui, s'étant rendus sur le pré, en reviennent intacts, après avoir brûlé leur poudre aux moineaux.

Qu'alliez-vous faire là? C'est à toi que je m'adresse, Jean Farine, qui, retroussant ta moustache et raffermissant ton cœur, es venu comme un beau Rodrigue provoquer don Scapin?

— Don Scapin, dit Jean Farine, avait contesté mon indépendance et sifflé mes alexandrins. Pour attester au monde entier que je sais garder ma foi politique et que je m'entends à fabriquer les vers, j'ai voulu tuer don Scapin. Ainsi l'exigeait l'honneur.

— Scapin est-il mort?

— Non; mais j'ai tiré sur lui. Le coup a fait un bruit horrible. On a entendu la balle. Quelles émotions! Tous les journaux en parlent. Voilà mon indépendance démontrée et mes vers vengés; l'honneur est satisfait.

— Et toi, Scapin, mon gentilhomme, que dit ton honneur?

— Satisfait. Jean Farine est un brave. Je l'avais traité de bélître et d'oison qui ne faisait des vers que pour être trainé sur les douze pattes dans les pâturages du budget. Mais, du moment qu'il tire des coups de pistolet, je l'estime galant homme, bon citoyen et l'un des princes de la poésie à douze pieds.

— Ainsi, tu retires ta première opinion?

— Nullement! Je la maintiens; mais je déclare qu'il y a eu malentendu.

— Ailleurs que sur le terrain, aurais-tu déclaré ce malentendu?

— Jamais! L'honneur ne l'eût pas permis.

— Quel honneur?

— Le mien. Pour le mettre à couvert, il fallait le coup de pistolet de Jean Farine.

— Et si le pistolet de Jean Farine avait raté, et si l'honneur de Scapin s'était trouvé mal couvert, qu'aurait exigé l'honneur de Jean Farine?

— Que Scapin tirât à son tour et Jean Farine une seconde fois.

— C'eût été plus beau! Scapin.

— C'eût été plus long. Jean Farine et moi, nous avons des affaires, nous sommes des travailleurs. Pourquoi deux coups de pistolet quand l'honneur n'en exige qu'un seul? Fallait-il se faire du mal? Que voulait-on? Satisfaire l'honneur. L'honneur est satisfait.

Questionnez tant qu'il vous plaira ces raffinés, Scapin et Jean Farine, ils ne sortiront pas de là : L'honneur est satisfait! Quelle satisfaction? quel honneur? L'on vous dit que l'honneur est satisfait! Les témoins le déclarent, le signent, le mettent dans les journaux. Ils sont compétents, sans doute!

Les témoins, gens connus, gens de cœur : Grippe-Soleil et Mascariille pour Scapin, Arcas et Thérémène pour Jean Farine.

O merveilleuse adresse de Jean Farine, coup double étonnant ! Il ne blesse personne, il rétablit sa gloire chancelante, il restaure son honneur écopé. Voilà de ces prouesses que ne faisaient point Bayard ni Corneille. Et Scapin, la fleur de la chevalerie, peut, sans se déjuger aucunement, lui dire : Jean Farine, noble cœur ! je t'ai traité de sot et de bêtire : si tu le prends à la lettre, tu me fais tort ; ne crois pas que je manque d'estime pour toi !

On porte sur le terrain un honneur à reprendre, dit-on ; on se plante à vingt-cinq pas, on s'ajuste bien ou mal. Pan ! On revient sur ses jambes avec un honneur tout neuf.

On abime un pauvre diable, on le pince, on le mord, on le déchire jusqu'à l'obliger de faire peur ! Il a des transes terribles, il écrit son testament, il se voit déjà couché dans le cercueil. Pour rien au monde, on ne voudrait lui faire la moindre excuse ; mais lorsqu'enfin il a manifesté l'intention de risquer sa vie, on lui dit : Je n'avais pas du tout l'intention de vous offenser ; vous êtes galant homme, et vous mettez bien l'orthographe.

Et l'honneur est satisfait !

Il est avec l'honneur des accommodements !

Encore que ces duels de gens de lettres se passent à peu près comme chez Barbin, et que peu de mauvais coups y soient donnés, sauf en de rares rencontres, par des maladroits ou par des experts, il ne faut pas croire que nos héros y aillent sans réflexion, mettant leur honneur à la lessive comme un linge qu'on a porté dans l'ardeur du travail ou du combat. Toute tache d'encre ne les trouve pas également susceptibles, et ils prennent fort différemment l'éclaboussure, selon que l'un ou l'autre la fait.

Le fameux Mollassier, si pompeux, si pesant, si inculte, avait entrepris de me réduire. Il voulait toucher à des questions importantes qu'il ne connaissait pas, abroger certains faits de l'histoire, voire certains articles de foi, et que mon argumentation respectât la sienne, qui ne respectait ni l'Eglise, ni les documents authentiques, ni le bon sens, ni la grammaire. Nous ne pouvions nous entendre. Il me demanda mon âme et m'offrit sa vie. Je le priai de considérer premièrement que je n'avais pas le droit de le tuer ; secondement, que ce n'était pas mon intérêt. Mon intérêt, d'accord avec mon devoir, était au contraire de le conserver pour le siffler plus longtemps et faire entrer à coups de sifflets, s'il était possible, la lumière dans son esprit. — Or, comment vous sifflerais-je, Mollassier, si j'étais mort ? et comment vous pourrais-je éclairer si je vous avais tué ? Il se trouvait sans syllogisme devant ce raisonnement si juste, et il s'emportait. — Quoi ! vous n'êtes pas dévot, et vous vous emportez ! Il cria que je n'étais pas Français. Je lui prouvai, Vaugelas à la main, que j'étais plus Français que lui. Il jura qu'en vain j'abritais ma défaillance sous le manteau de la religion, qu'il saurait bien enfin me tirer du sang. J'attendais, sifflant toujours ; et il ne venait pas.

Mais voilà que dans le fort de cette querelle et dans le feu de cette bravoure, il survint à Mollassier une querelle avec le jeune Poilauvent, rédacteur en chef du journal qui lui disputait son public et ses annonces. Poilauvent se voulait poser, mordait comme un diable, disait à ce pauvre Mollassier toutes les pires injures. Il le traitait de ladre, de couard, de vieux bria-à-brac empoisonné, d'homme d'affaires, d'affidé aux heureux de ce monde, d'abuser du peuple, de jésuite. Oui ! il allait si loin, ce terrible jeune Poilauvent. Et que fit Mollassier ? Il ne bougea non plus qu'un moellon, se renferma dans sa dignité, cessa d'entendre, ne feignit même pas de vouloir exposer ses jours, — et continua de me demander raison.

Plus Poilauvent le daubait, plus Mollassier prétendait

De sa folle valeur embellir sa gazette.

Seulement, c'était à moi qu'il voulait tirer du sang, ou de ma main qu'il voulait recevoir la mort. Il ne tira de moi que de l'encre, et je persistai à lui laisser la vie.

Comme il a depuis trouvé une bonne place, je pense qu'il est aussi content que moi de cet arrangement. — *L. Veillot.*

GRAINS DE SEL

Deux étrangleurs de Londres sont condamnés à être pendus. L'un est Français, l'autre est Prussien.

La fatale plate-forme se dresse à quelques mètres au-dessus de la Tamise.

Le Français passera le premier — un bénéfice de l'assistance ! — Il tend le cou, on glisse le nœud, et deux secondes après, le voilà lancé dans l'espace.

Mais, ô merveille ! la corde, de qualité mauvaise, se brise ; le bandit tombe à l'eau et prestement se sauve à la nage.

Le Prussien suit son compagnon d'un œil tranquille. Puis se tournant vers l'exécuteur qui s'apprête à le saisir :

— Ayez bien soin de prendre une corde solide cette fois !... Je ne sais pas nager.

* *

DRÔLERIES MILITAIRES. — Dialogue entre un sergent et un caporal.

Le sergent. — Caporal, il faut porter les hommes manquant-z-à l'appel au *rectum* de votre rapport.

Le caporal. — Qu'est-ce que c'est que ça, le *rectum*, sergent ?

Le sergent. — Je tombe en *putréfaction*, que vous qui êtes gradé, vous ignorassiez que le *rectum*, c'est le derrière de la page qu'on est-z-en train d'écrire.

* *

Dans une commune voisine du Morvan, la dysenterie venait de faire de cruels ravages.

Quand le mal eut cessé, le fossoyeur de la paroisse s'empressa d'aller trouver le médecin qui avait soigné les victimes de l'épidémie et de lui porter un magnifique dindon.

— Mais, mon ami, lui dit le docteur, je ne vous connais pas ; qui êtes-vous donc ?

— Monsieur, je suis le fossoyeur de la paroisse.

— Mais vous n'avez pas été malade, je ne vous ai pas donné mes soins ?

— Oh ! non, grâce à Dieu ! mais vous m'avez fait gagner assez d'argent cette année, ça vaut bien une petite honnêteté.

NOUVELLES DE BRETAGNE

Une grande foule de fidèles n'a pas cessé d'assister aux prières publiques ordonnées par Mgr l'Archevêque de Rennes à l'occasion des malheurs qui menacent l'Eglise. Par son recueillement et sa piété elle a témoigné, autant qu'il était en son pouvoir, combien elle compatissait aux douleurs du Souverain-Pontife et combien profond est son attachement pour le chef vénéré des chrétiens. Monseigneur a fait entendre, à la Métropole, trois instructions pastorales qui ont dû faire une vive impression sur l'esprit de ses auditeurs.

— Lundi, un ouvrier est tombé d'un échafaudage dans la cour d'une maison de la rue Duguesclin. L'état de ce malheureux père de famille inspire des craintes très-sérieuses.

— La *Foi Bretonne* indique les mutations suivantes dans le clergé de Saint-Brieuc :

« M. Le Moal, directeur-adjoint de l'établissement des Sourds-Muets de Saint-Brieuc, est nommé aumônier des religieuses du Sacré-Cœur de Saint-Brieuc en remplacement de M. l'abbé Jules Collin, chanoine honoraire, démissionnaire.

— M. Bourgneuf, vicaire de Moncontour, est nommé aumônier

des religieuses de N.-D. de Charité du Refuge de Saint-Brieuc en remplacement de M. Morel, démissionnaire. — M. Lesage, recteur de Saint-Samson, recteur à Nazareth en remplacement de M. Le Roy, démissionnaire. — M. Le Can, vicaire de Langrolay, recteur à Saint-Samson. — M. Le Bohec, vicaire de Locarn, vicaire à Ploumagoar. — M. Viet, vicaire de Merdrignac, vicaire à Moncontour. — M. Priol, vicaire de Plédéliac, vicaire à Merdrignac. — M. Faruel, jeune prêtre, vicaire à Plédéliac. — M. Le Gueut, précédemment vicaire de Lohuec, vicaire à Trégomeur. — M. Le Hérisse, jeune prêtre, vicaire à La Bouillie. »

— On lit dans le *Publicateur* de Quimperlé :

« Notre ville est sous le coup d'un grand malheur. M. le baron Bron, notre sous-préfet, vient de mourir accidentellement dans les circonstances suivantes :

« Hier, vers cinq heures du soir, M. le baron Bron sortait de son hôtel pour aller faire une visite à M. le comte du Couëdic, en son château du Lézardeau, en Quimperlé.

« Disons d'abord que, lorsqu'on entre dans cette propriété, on traverse une petite allée qui longe une pièce d'eau. Au bout est une fontaine, près de laquelle se trouvent deux sentiers, dont l'un conduit au château

« La nuit était venue, M. le baron Bron, se trompant de chemin en prenant un sentier pour l'autre, voulut revenir sur ses pas ; mais, à cet endroit où la pente est très-brève, on suppose qu'il glissa et tomba dans la pièce d'eau, qui est très-profonde en cet endroit.

« Ce malheur est vivement senti et d'autant plus grand pour notre population, que M. le baron Bron, sous-préfet depuis six mois seulement à Quimperlé, s'était attiré l'affection de tous par ses manières affables, l'aménité de son caractère et la bonne direction qu'il savait imprimer aux affaires. »

— Mardi dernier, 4 décembre, vers onze heures du soir, un incendie a éclaté près du bourg de Troguéry, dans une ferme importante appartenant à l'hospice de Tréguier et exploitée par le sieur Le Pape, Guillaume. A cette heure le vent soufflait avec violence et l'incendie prit une extension rapide et menaçante. Sans la célérité des secours apportés par les propriétaires et fermiers du voisinage et par les habitants de la Roche-Derrien, le feu aurait tout consumé ; mais on a pu préserver la maison principale et les édifices situés au couchant de la cour : à trois heures du matin on était maître du feu. Ce résultat est dû surtout au zèle et au dévouement des sapeurs-pompiers de la Roche accourus en toute hâte sur le lieu du sinistre et qui ont montré en cette circonstance la plus grande énergie. Les édifices et le mobilier étaient assurés par la compagnie la *Providence*. Avis aux propriétaires et aux cultivateurs de prendre cette sage mesure, trop souvent encore négligée.

Une maison de décharge, deux granges et deux meules de paille ont été la proie des flammes. La perte est évaluée à 5,210 fr.

M. le procureur impérial, M. le juge d'instruction, accompagnés de la brigade de gendarmerie de la Roche, se sont transportés sur les lieux pour y faire une enquête, à la suite de laquelle le nommé Tilly, Pierre, patron de bateau, a été arrêté comme fortement soupçonné d'être l'auteur de ce crime abominable. — La justice informe.

— Le *Journal de Vannes* publie les détails suivants sur un affreux malheur arrivé à Kerfourn, le dimanche 2 décembre :

« Pendant l'office des Vêpres, un violent incendie s'est déclaré dans une maison voisine de l'église et avait promptement atteint deux autres bâtiments contigus, couverts en chaume. On avait été assez heureux pour sauver un pauvre paralytique qui se trouvait seul dans la maison où le feu avait pris naissance. La population accourue en masse, grâce à sa réunion pour l'office, s'opposait énergiquement et avec succès au progrès de l'incendie. Dans leur zèle pour sous-

traire à la destruction une partie des objets mobiliers, huit personnes avaient pénétré dans l'une des maisons incendiées. Elles travaillaient avec ardeur, se croyant garanties par le plancher qui les séparait de la toiture en feu. Mais, tout à coup, cette toiture s'éroulant avec fracas, effondra le plancher et vint obstruer l'unique porte de sortie d'un amas de paille embrasée. Le péril était imminent. Sept des travailleurs s'élançant successivement et parviennent à se frayer un passage à travers les flammes, mais, hélas ! au prix d'horribles brûlures.

« L'un d'eux, M. l'abbé Lorans, vicaire de la paroisse de Kerfourn, qui avait montré une grande énergie depuis le commencement de l'incendie, et qui, le premier, avait traversé les flammes, a dû être transporté dans sa famille à Napoléonville, où il est mort le lendemain. Les sieurs Tonquer, charpentier, et Le Part, journalier, ont été, vu la gravité de leurs blessures, conduits à l'hospice de Napoléonville. Leur vie ne paraît cependant pas en danger. Quatre autres, les sieurs Le Roux, instituteur communal ; Guillory, sacristain ; Lehen, domestique, et Brien, laboureur, ont été plus ou moins profondément atteints.

« La huitième personne restée dans l'intérieur de la maison, après l'éroulement de la toiture, une pauvre vieille âgée de 76 ans, qui n'avait point essayé de se frayer un passage, ce qu'elle considérait sans doute comme au-dessus de ses forces, a été retirée saine et sauve quelque temps après, lorsque le brasier obstruant la porte a été éteint.

« Les pertes matérielles sont sensibles. Elles atteignent six familles de locataires et ne sont pas évaluées à moins de 10,000 fr. Rien n'était assuré. »

— Nous lisons dans le *Times*, de Londres :

« Un millier d'hommes environ travaillent en ce moment au *Great Eastern*, mouillé dans la Mersey. Ce navire va être complètement radoubé et pourvu de deux nouvelles chaudières. C'est le 20 mars prochain qu'il commencera ses voyages entre New-York et Brest, sous le commandement du capitaine sir James Anderson. »

Nous souhaitons pour Brest que ce projet se réalise. Cette ville, d'ailleurs, dont le port se prêterait si facilement aux évolutions de ce géant des mers, s'occupe des dispositions à prendre dans cette éventualité. Elle espère, non sans raison, qu'une fois commencé ce service ne s'arrêterait plus, ce qui ouvrirait pour elle l'ère de prospérité annoncée par M. Le Roy de Kéranio.

L'*Océan* nous apprend que l'Administration municipale, d'accord avec la Chambre de Commerce, tous les commerçants et la population brestoise, unissent leurs efforts dans ce louable but. Le président du Tribunal de Commerce, M. Dubrneil, doit se rendre à Paris pour y défendre les intérêts de Brest. On parle de la création d'un vaste hôtel offrant tout le confort désirable avec tarifs pour modérer les prix. La souscription aux actions de 500 fr. s'élève déjà, dit-on, à plus de 500,000 fr., et le mouvement continue. La Chambre de Commerce seule aurait souscrit pour 50,000 fr. d'actions.

Pour les nouvelles de Bretagne, KERBOCK.

VARIÉTÉS

UN GÉANT EN VOYAGE. — Nous lisons dans l'*Indépendance Belge* :

« Anak, le fameux géant, vient de quitter Bruxelles par le chemin de fer de l'Etat.

« Cet incomparable colosse, qui allume son cigare aux réverbères des rues, n'a pu trouver ni berline, ni char-à-bancs, ni wagon assez élevé pour qu'il pût s'asseoir pendant le trajet sans se tenir courbé.

« Anak a réclamé un wagon ouvert ; on n'a pu que lui en

do mner un qui sert habituellement au transport des marchandises par la voie ferrée.

« C'était un rare et curieux spectacle que celui du départ.

« Une foule énorme se pressait aux abords du train; sur un wagon ouvert, rattaché aux autres voitures, se trouvait l'homme phénomène, gravement assis, fumant une pipe pres que aussi grande que lui, et promenant dans toutes les directions des regards majestueux. »

UN ANGLAIS AUX PRISES AVEC LA LANGUE FRANÇAISE. — L'argot s'est si bien glissé dans le langage parisien, qu'il faut une vive attention pour bien s'en gârer, et malgré soi on s'y laisse involontairement prendre... moins involontairement cependant que ce naïf Anglais dont a parlé jadis un des rédacteurs du *Grand Journal*.

— La langue a vò a été bien difficile à apprendre pour moà, lui disait l'insulaire.

— Mais non.

— Oh! si, elle a été grosse de diffiquioults. Vò avez trop de verbes irréguliers.

— Non, très-peu, au contraire.

— Ainsi, le verbe *dormir*... surtout à l'indicatif présent...

— Mais vous vous trompez.

— Ahò! si... Ecoutez.

Et l'Anglais se mit sérieusement à conjuguer ce fameux indicatif présent :

Je dors.

Tu pionces.

Il roupille.

Nous piquons notre chien.

Vous cassez votre canne.

Ils tapent de l'œil.

— C'est vrai, lui dit sans broncher Albéric Second, je n'avais pas pensé à cet indicatif présent du verbe *dormir*... Vous avez raison, notre langue est hérissée de difficultés pour un étranger.

Ce naïf Anglais n'avait étudié le français que près des danseuses de Mabilley, et il croyait sincèrement parler la langue de Bossuet.

COURS DE LA BOURSE (au comptant).

	6	7	8	40	41	42
3 p. 100. . . .	69 65	69 75	69 65	69 55	69 65	69 70
4 1/2 p. 100. . .	98 00	98 10	98 10	98 00	97 60	97 85
Banque de Fr. . .	3619 00	3625 00	3630 00	3625 00	3625 00	3620 00
Crédit Foncier..	1380 00	1381 25	1382 25	1380 00	1380 00	1390 00
Crédit Mobilier.	585 00	582 50	578 75	578 75	581 25	587 50
Créd. ind. com.	635 00	635 00	640 00	640 00	000 00	650 00
Orléans.	880 00	880 00	878 75	877 70	878 75	877 50
Nord (act. anc.)	1187 50	1182 50	1190 00	1188 75	1185 00	1187 50
Est.	533 75	535 00	533 75	532 50	532 50	552 50
Paris-Lyon-Med.	900 00	900 00	901 25	900 00	900 00	901 25
Midi.	582 50	583 75	583 75	583 75	583 75	585 00
Ouest.	565 00	563 75	566 25	567 50	566 25	566 25

OBLIGATIONS (dernier cours).

Ouest : 5 0/0, 1,020 00; — 4 0/0, 000 00 — 3 0/0, 310 00; — Orléans (1812), 1,030 00; — 3 0/0 (1835), 312 50. — Nord, 3 0/0, 317 25. — Midi, 310 00. — Lyon-Méditerranée, 5 0/0, 1,060 00; — 3 0/0, 000 00; — fusion, 318 00. — Est, 512 50; 3 0/0, 306 00.

BULLETIN DU COMMERCE.

Rennes. — Froment, 165 kil., 51 fr. à 52 fr. — Orge, 50 kil., 10 fr. 75 à 00 fr. — Avoine, 50 kil., 10 fr. 75 à 11 fr. — Sarrasin nouveau, 50 kil., 7 fr. 00 à 0 00. — Farine, 1^{re} qualité, 100 kil., 45 fr.; 2^e qualité, 45 fr. — Son, 50 kil., 7 fr. 25 à 7 fr. 50.

Fougères. — Froment, 1^{re} qualité, 22 fr. 00 l'hect. pesant 80 kilos; 2^e qual., 21 fr. 50; 5^e qual., 21 fr. 00. — Sarrasin, 1^{re} qual., 10 fr. 50; 2^e qual., 10 fr. 5^e qual., 9 fr. 50. — Orge, 1^{re} qual., 10 fr. 50; 2^e qual., 10 fr. — Avoine, 1^{re} qual.,

10 f. 00; 2^e qual., 9 50; 5^e qual., 9 f. 00 — Beurre, 1^{re} qual., 2 fr. 20; 2^e qual., 2 fr. 15. — OEufs, 1 fr. la douzaine.

Saint-Brieuc. — Froment, 52 fr. 00. — Méteil, 25 fr. — Seigle, 19 fr. — Blé-noir, 14 fr. 00. — Avoine, 20 fr. 00. — Pommes de terre, 6 fr. 00; le tout par 100 kilogrammes.

Paris. — Voici les cotes de la halle de Paris : farines, de 72 à 75 fr. le sac de 157 kil.; blés, de 37 fr. 50 à 43 fr. les 120 kil.; seigle, de 25 fr. 50 à 24 fr. les 115 kil.; autres menus grains sans variation sensible.

Charade.

On voyait autrefois mon superbe premier
Rouler avec fracas au milieu du carnage;
Qui n'a ni feu, ni lieu, couche dans mon dernier.
Cérès a de mon tout fait connaître l'usage.
Du temps que Rome était la Rome des Césars,
On a vu des héros pleins de philosophie,
Et qui par leur valeur le disputaient à Mars,
Après avoir donné la paix à leur patrie,
Pratiquer de mon tout les rustiques travaux;
A nos derniers neveux passera leur mémoire.
Qu'il est beau, sur leurs pas, de voler à la gloire,
D'unir le nom de sage au titre de héros.

Le mot de l'énigme du dernier numéro est *cercueil*.

PAPETERIE-LIBRAIRIE GÉNÉRALE

DE L'OUEST

Place de la Mairie, à l'encoignure des rues de Coëtquen et d'Orléans, à Rennes.

EN VENTE :

L'Athéisme et le péril social, par M^{re} l'Evêque d'Orléans.

L'Agriculture et la politique, par le comte de Falloux.

Les Odeurs de Paris, par L. Veuillot.

M^{re} Swetchine, choix de méditations et de pensées chrétiennes, publié par M. le comte de Falloux, 1 vol. in-18. — Prix : 1 fr.

COLLECTION complète de très-belles photographies — reproduction des chefs-d'œuvre de l'art — galeries du Louvre, de Berlin, de Londres, de Dresde, etc., etc. — et d'**ÉPREUVES** pour **STÉRÉOSCOPES** représentant les principales curiosités du monde et particulièrement des vues de Paris à la lumière et instantanées donnant l'exacte physionomie des places et des boulevards éclairés au gaz et animés comme en plein jour. Épreuves sur **VERRE** d'une exécution parfaite et colorées, ce qui produit l'effet le plus magique. Galeries du Louvre et de Versailles. Bords du Rhin et vues des Alpes et des Pyrénées.

On possède aussi une collection de **VUES DE BRETAGNE** : sites principaux, églises, vieux châteaux, etc.

Voici un aperçu de quelques prix :

Vues de **Paris**. — 4 fr. la douzaine.

Vues de **Rome et d'Italie**. — 6 fr.

Vues de **Bretagne**. — 7 fr.

Envoi **franco**.

N. B. — On donne une douzaine d'épreuves et un stéréoscope pour 6 fr., envoi *franco*.

Grand choix de **STÉRÉOSCOPES** en carton, *acajou, érable ou palissandre*, avec ou sans lunettes. — Prix divers, mais toujours très-modérés.